

Télévision

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 8

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Mrs Peel... we're needed!»¹

Série-culte des swinging sixties, «Chapeau melon et bottes de cuir» en a conservé son charme typiquement british.

Par Bertrand Bacqué

La loi des séries

Au cœur de l'été, bien calé au fond de votre canapé avec une bière bien fraîche ou une tasse de thé, laissez-vous séduire par le charme délicieusement kitsch de «Chapeau melon et bottes de cuir» («The Avengers»). Une bonne série, c'est avant tout un générique et un thème musical. Rappelez-vous du montage en parallèle d'«Amicalement vôtre» («The Persuaders»), accompagné par la musique de John Barry, ou du *split screen* de «Mannix», soutenu par le jazz de Lalo Schiffrin. Pour le millésime 1967 de «Chapeau melon et bottes de cuir», le champagne coule à flots et le tandem John Steed-Emma Peel se détache en ombres chinoises sur un fond laiteux dans des poses aussi martiales que sexy. Le thème, inoubliable, est signé Laurie Johnson.

Second degré, autodérision, humour typiquement british pour ce couple d'agents pas très secrets, qui se balade en décapotables dans des histoires hautement improbables où de futurs maîtres du monde ourdisent de machiavéliques complots visant à s'emparer de la couronne britannique par les moyens les plus saugrenus! Autant dire que la guerre froide est ici une guerre en dentelles (ou plutôt en combinaison de cuir pour Madame et costume de cuir trois pièces pour Monsieur).

Une fois n'est pas coutume, l'on s'accommodera fort bien de la version française. Ce sont ces voix qui ont bercé notre enfance, et les doublages étaient alors réalisés avec beaucoup de soin. D'ailleurs, comment imaginer Danny Wilde avec une autre voix que celle de Michel Roux (Tony Curtis a lui-même reconnu ce qu'elle apportait au rôle) ou Hutch, partenaire de Starsky, sans la voix de Jacques Ballutin?

Visuellement, nous avons affaire à une forme de ligne claire, où simplicité et style apparentent le format télévisuel aux travaux les plus aboutis d'Hergé: mêmes aplats aux couleurs fondamentales, cadrage rigoureux, intrigues menées tambour battant. Cependant, c'est l'identité des protagonistes qui est ici déterminante. En effet, comment oublier l'élégance de Patrick Macnee, toujours digne dans les situations les plus invraisemblables, et le sourire mutin de Diana Rigg, jeune femme affranchie qui prend volontiers les devants. Indépendants et complices, ils représentaient, pour le jeune téléspectateur que j'étais, rien de moins que le couple idéal.

1. «M^{me} Peel... on a besoin de nous!»

A consommer sans modération chaque samedi sur M6 vers 17 h. Également disponible en vidéo ou DVD (Zone 2), édités par StudioCanal.



«Les trois jours du Condor»

«Les trois jours du Condor» de Sydney Pollack

Travaillant sous couverture pour la CIA, Joseph Turner voit sa section mystérieusement massacrée. Connus sous le nom de code de Condor, il enquête seul et met au jour un vaste complot. Comme «Les hommes du présidents» et «A cause d'un assassinat» («The Parallax View») d'Alan J. Pakula, «Les trois jours du Condor» appartient au genre du thriller politique, très à la mode dans les années 70. Une œuvre âpre, brutale et paranoïaque doublée d'une romance belle et tragique entre Faye Dunaway et Robert Redford. (rw)
«Three Days of the Condor» (1975). Avec Robert Redford, Faye Dunaway, Cliff Robertson... TSR1, le 11 août à 22 h 50.

«L'été de Kikujiro»

de Kitano Takeshi

En quelques films, Kitano Takeshi a imposé un univers singulier, fondé sur la juxtaposition habile de situations tragicomiques et de très brèves explosions de violence. Variation du «Kid» de Chaplin, «L'été de Kikujiro» s'inscrit dans la continuité de l'œuvre du cinéaste-comédien japonais; on y retrouve son personnage habituel de yakuza (gangster) placide et taciturne, la musique répétitive et sentimentale de son compositeur attiré, Hisaishi Joe, de même que son sens aigu du rythme burlesque. (lg)
«Kikujiro no natsu» (1999). Avec Kitano Takeshi, Sekiguchi Yusuke, Kishimoto Kaiyoko... TSR2, le 15 août à 20 h 30.



«L'été de Kikujiro»



«Ce n'est pas notre faute si...»

«Ce n'est pas notre faute si nous sommes des montagnards» de Fredi M. Murer

Attention chef-d'œuvre! En 1974, Fredi M. Murer, futur auteur du merveilleux «L'âme sœur» («Höhenfeuer»), s'attache à décrire en trois mouvements la vie des paysans de montagne du canton d'Uri. À travers la caméra sensible de l'un des plus grands cinéastes suisses, les témoignages bruts, sans commentaire, révèlent «un monde des profondeurs que les temps modernes ont muré de façon hâtive et irréfléchie» (Martin Schaub). À revoir d'urgence en ces temps d'Expo.02 pseudo-identitaire. (fm)
«Wir Bergler in den Bergen sind eigentlich nicht schuld, dass wir da sind» (1974). TSR2, le 9 août à 21 h 35.

«Civilisées»

de Randa Chahal Sabbagh

Découverte à Locarno avec un lumineux documentaire sur Beyrouth, «Nos guerres imprudentes» (1995), et une fiction «Les infidèles» (1997), la cinéaste libanaise Randa Chahal Sabbagh continue son exploration de la guerre du Liban avec «Civilisées», primé à Venise en 1999. Ce film amer et drôle décrit la vie des pauvres, serviteurs, employés de maison laissés-pour-compte de la guerre, dont l'un des rares divertissements consiste à coller de la dynamite sur le dos des chats de gouttière! (fm)
«Civilisées» (1999). Avec Jalila Bacchar, Tamim Chahal, Myrna Maakaron, Sotigui Kouyaté, Bruno Todeschini... Arte, le 28 août à 22 h 45.



«Civilisées»

Clips & Co

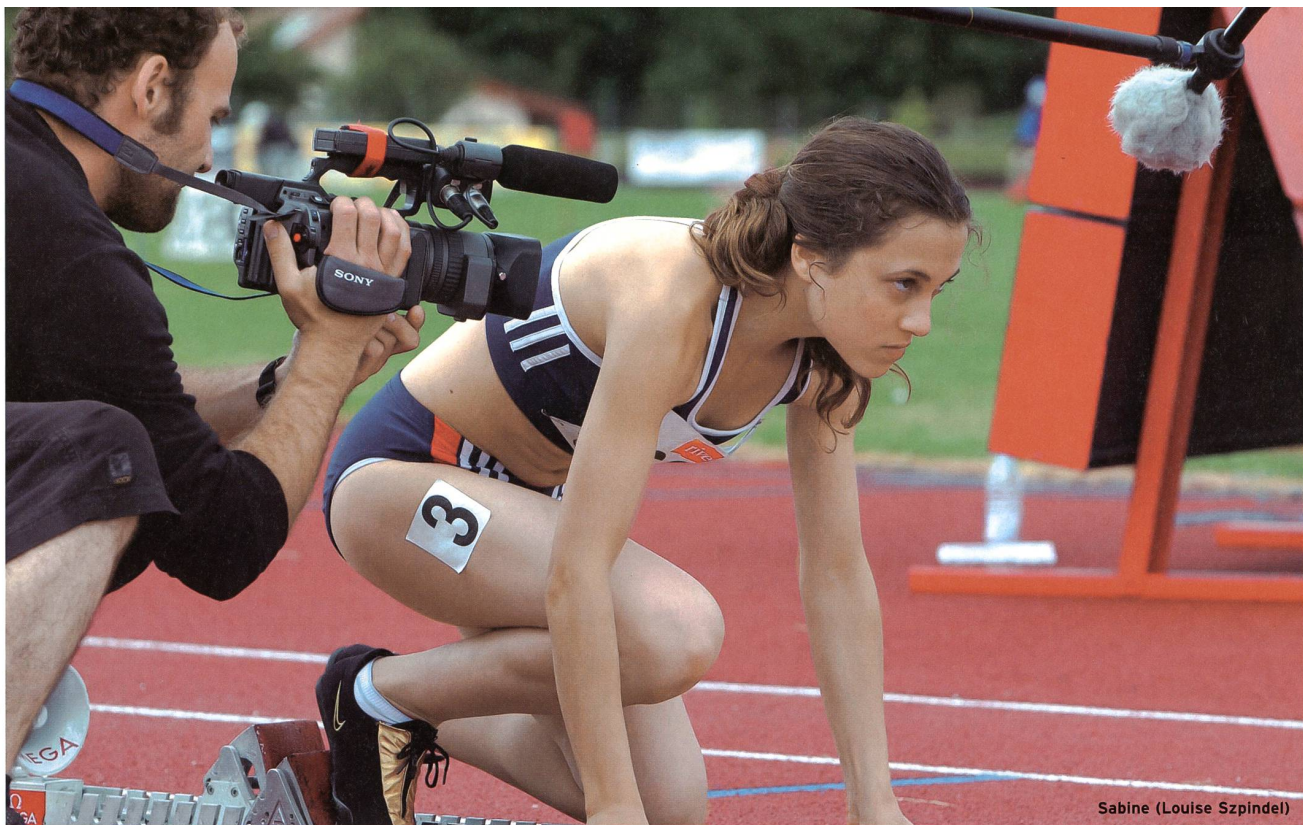
«Precious Illusions» d'Alanis Morissette

Il y a vidéo et vidéo. Dans la masse des images que déversent chaque jour les chaînes musicales, on trouve à boire et à manger. Certains clips ont déjà marqué l'histoire du genre, le hissant au rang d'art à part entière; souvenez-vous, il y a plus de vingt ans, de «Ashes to Ashes» de David Bowie. Certains cinéastes y ont fait leurs premières armes et des noms tel celui de Michel Gondry émergent. L'ascendant du cinéma y est souvent patent, et l'on glosera longtemps sur le devenir «clip» des longs métrages. La vidéo est l'art impur par excellence.

Le clip qui nous intéresse ce mois-ci illustre «Precious Illusions» d'Alanis Morissette. Contrairement à la plupart des vidéos qui ne veu-

lent rien dire, celle-ci raconte une véritable histoire. Alanis participe à une soirée bien arrosée. Un homme s'impose à son regard. Dès lors, l'écran télé se scinde en deux: d'un côté, l'idéal chevaleresque – le jeune homme arbore une armure sortie tout droit de «Lancelot du Lac» ou de «Perceval le Gallois»; de l'autre, la relation telle qu'elle se développera probablement. Un jeu de correspondances et de décalages savoureux s'instaure entre l'idéal et le possible. Au terme du film, Alanis est seule. Elle n'a toujours pas fait le pas et le jeune homme la toise du regard. La référence à «Perceval» n'est pas fortuite. Nous sommes bien dans un conte moral modèle réduit, qui ne déplairait pas à Rohmer. Les illusions d'hier, aussi précieuses fussent-elles, ne garantissent pas l'avenir, qui est rarement celui que l'on croit! (bb)

Films à voir...



Sabine (Louise Szpindel)

Tournage «sportif» pour Ursula Meier

Après «Tous à table» et «Pas les flics, pas les Noirs, pas les Blancs», la talentueuse Ursula Meier tourne son premier long métrage de fiction, «Des épaules solides», pour la collection «Masculin-Féminin» d'Arte. Visite de plateau à Aigle.

Par Bertrand Bacqué

Aigle, mi-juillet. Une interminable journée de pluie se prépare. Le gymnase dans lequel œuvrent Ursula Meier et son équipe s'est peu à peu rempli d'une vingtaine de jeunes en tenue de sport. Ils s'échauffent en silence. Le tournage est prévu pour 11 h. A 10 h 50, l'acteur-réalisateur Jean-François Stévenin fait son entrée sur le plateau, visiblement détendu. Il interprète Gelewski, entraîneur de Sabine (jouée par Louise Szpindel, à l'affiche de «Fleurs de sang», critique en page 12). Ursula donne ses dernières instructions aux gymnastes: «Surtout, faites beaucoup de bruit!» En aparté, elle discute avec Stévenin, puis avec Louise.

Première surprise: dans le gymnase, pas de caméra 35 mm, aucun éclairage artificiel. Tout se fera en lumière naturelle. Le caméraman arrive. Au bout du poing, la petite caméra numérique avec laquelle il va filmer l'évanouissement de Dani, petite

complice de Sabine. Nouvelle surprise: il s'agit de filmer la scène telle qu'elle serait saisie par la caméra que le personnage s'est fixé autour de la taille pour enregistrer les performances de sa copine. Tout le monde, y compris la cinéaste, quitte le plateau; personne, à part les protagonistes, ne doit être dans le champ.

«Un véritable prototype»

Après quatre prises qu'elle visionne sur l'écran de la DV, Ursula Meier semble satisfaite. Jean-François Stévenin s'assoit et confie: «Je découvre ici une technique formidable. Tourner avec ces caméras est d'une incroyable souplesse. Ce que fait Ursula est un véritable prototype. Et les jeunes acteurs sont beaucoup plus détendus qu'avec le matériel habituel. De fait, c'est autrement moins pesant.» Ursula est concentrée. Pour se détendre, elle lance en forme de boutade: «Rien de plus abstrait que ce tournage. On expérimente à tous les niveaux!» Mais, visiblement, la jeune cinéaste n'aime que les défis, à l'instar de la protagoniste du film, qui lui doit beaucoup.

Initié par la Télévision suisse romande et réalisé dans le cadre de la nouvelle collection d'Arte «Masculin-Féminin», «Des épaules solides» raconte le douloureux parcours de Sabine qui veut s'accomplir, coûte que coûte, dans le monde de l'athlétisme. Le rapport avec le thème de la série? «Le sport est le lieu où la ségrégation sexuelle est la plus forte», affirme la cinéaste, qui a elle-même pratiqué la compétition pendant huit ans. «En même temps, à ce moment de l'adolescence où l'identité sexuelle se précise, tout est fait,

côté filles, pour se masculiniser. C'est ce passage douloureux que le film interroge. Et Arte a tout de suite flashé.»

Du documentaire à la fiction

Quel lien peut-on trouver entre un documentaire comme «Pas les flics, pas les Noirs, pas les Blancs» et une fiction comme «Des épaules solides»? «Quand j'ai fait «Pas les flics,...», j'ai tenté de me rapprocher de la fiction. Ici, c'est la petite caméra qui introduit la dimension documentaire. Dans un tournage traditionnel, on fait le cadre et on met les choses en place. Là, c'est l'inverse. On voit ce qui se passe et on se demande comment les filmer au mieux. Ce qui me surprend énormément, ce sont ces films tournés en DV exactement dans les mêmes conditions que s'il

«A ce moment de l'adolescence où l'identité sexuelle se précise, tout est fait, côté filles, pour se masculiniser. C'est ce passage douloureux que le film interroge. Et Arte a tout de suite flashé»

agissait de caméras avec pellicule.» D'où la dimension quasi expérimentale du tournage d'Ursula Meier, qui conclut: «J'aime cette prise de risque permanente.» Dernier tour de force, le projet, à peine ébauché en décembre 2001 – c'est le dernier de la série inaugurée par Catherine Breillat –, sera présenté au Festival Cinéma tout écran à Genève en novembre prochain. Dans la foulée, il sera diffusé à la TSR et, début 2003, sur Arte. A notre tour d'être dans les starting-blocks! ■

1. Voir critique dans *Films* n° 5, p. 39.

2. Elle prolonge la collection «Petites caméras» initiée par Pierre Chevalier pour Arte. Voir *FILM* n° 15, p. 32.